Antiportraits

Guy Breton

Presses de la Cité

9
30

ANTIPORTRAITS

16°Ln¹
229

DL • 29 3 1968 • 0 6 0 5 ;

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRES D'AMOUR DE L'HISTOIRE DE FRANCE. Dix tomes. Paris (*Ed. Noir et Blanc, Presses Pocket, Club des Amis de l'Histoire*). Bruxelles (*Ambassade du Livre*). Londres (*Robert Hale*). New York (*Coward-Mc Cann, Inc.*).

LES NUITS SECRÈTES DE PARIS (*Ed. Noir et Blanc et Presses Pocket*).

CHANSONS D'AMOUR DES ROIS DE FRANCE (*Ed. Tutti*).

HISTOIRES DE MARIE-ANTOINETTE (Ed. Plon). Prix de l'Académie gauloise 1967.

LA CHANSON SATIRIQUE DE CHARLEMAGNE A CHARLES DE GAULLE. Tome I (Librairie Académie Perrin).

A PARAITRE :

LA CHANSON SATIRIQUE DE CHARLEMAGNE A CHARLES DE GAULLE (Tome II) (*Principaux chapitres :* Le futur Louis XVIII compose des chansons ordurières contre Marie-Antoinette. — La Révolution en vaudevilles. — Napoléon lutte contre la chanson. — Béranger fut-il un vrai chansonnier ? — Les Présidents de la République et la chanson. — M. Thiers et ses trois femmes. — Les complaintes de l'affaire Stavisky. — Les chansons satiriques sous l'occupation. — L'affaire des Ballets Roses. — Les scandales de la IV^e^ et de la V^e^ République, etc.).

DISQUES :

CHANSONS D'AMOUR DES ROIS DE FRANCE, par Simone Sandry. Fontana n° : 660 228 MR.

COLETTE RENARD CHANTE LA VIEILLE FRANCE : Vogue n° LD 390 30.

CHANSONS GAILARDES DE LA VIEILLE FRANCE, par Colette Renard. Vogue n° : LD 615 30.

CHANSONS TRÈS LIBERTINES, par Colette Renard. Vogue n° : LD 616 30.

CHANSONS INSOLITES (chansons de Robespierre, Montesquieu, Fénelon, Voltaire, etc.), par le Trio Chanteclair. Véga n° : V 30 M 974. Grand Prix de l'Académie Charles Cros.

DU CHANT A LA UNE, par le Trio Chanteclair et Léon Zitrone. Déc. n° : 134 021 M. Grand Prix de l'Humour de l'Académie du Disque.

SI L'AMOUR M'ÉTAIT CHANTÉ (du XV^e^ au XIX^e^ siècle) par le Trio Chanteclair. Vega n° : V 30, M. 975.

A PARAITRE :

LA CHANSON SATIRIQUE DE CHARLEMAGNE A CHARLES DE GAULLE, par Colette Renard, Robert Rocca, le Trio Chanteclair et Claude Dauphin.

GUY BRETON

ANTIPORTRAITS

Il y a plus de vérité dans une caricature en trois traits que dans un de ces portraits rigides et glacés que l'on voit au Salon des Artistes français...

Anatole FRANCE.

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS



© *Presses de la Cité, 1968*
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

A mes amis

Jacques et Madeleine Datin

L'ORSQUE j'étais étudiant, je dessinais dans les marges de mes cahiers des caricatures représentant les auteurs que l'on nous faisait étudier.

Certains détails y étaient, avec la malice de mes quinze ans, grossis démesurément. Cicéron avait un énorme pois chiche sur le nez, Zola se dissimulait timidement derrière de gigantesques lorgnons, Victor Hugo, affligé d'un front dont le sommet se perdait dans les nuages, s'efforçait de faire crier son nom à un coq, Lamartine trempait sa plume dans un lac d'encre violette, François Coppée portait son cœur en bandoulière et Chateaubriand pleurait à chaudes larmes en se regardant dans un miroir...

Quant au Villon que je traçais pendant le cours de mon vénéré maître Mario Roques, au collège de France, il ressemblait plus au Charles Trenet de la Route Enchantée *qu'à un mauvais garçon.*

Bref, je les croquais tels que je les apercevais en lisant entre les lignes de leurs biographes...

Cette manie ne m'a jamais tout à fait abandonné. Alors que je poursuivais d'autres travaux, que j'écrivais les histoires amoureuses de la France ou mes aventures dans les sectes parisiennes, je faisais, au

hasard de mes lectures, des croquis de personnages célèbres. Ce sont ces dessins au trait que je livre ici. Ils sont tout à trac, sans nuance, et — malgré leur vérité — plus proches d'une caricature que d'un vitrail. Bref, ils s'apparentent aux petits bonshommes que je dessinais jadis avec désinvolture dans les marges de mes cahiers de collégien...

CHAPITRE PREMIER

L'ADOLESCENCE DE BALZAC OU L'APPRENTISSAGE DU GÉNIE

Le cours d'Histoire ancienne se déroule avec monotonie. A côté du tableau noir où l'élève de service a écrit la date du jour : 5 juin 1809, le professeur parle nonchalamment de la guerre des Gaules.

— Alors César rejoignit son lieutenant Labienus...

Au troisième rang, un élève rougeaud, le menton dans la main, manifeste la plus complète indifférence à l'égard de la Rome antique. Il rêve, les yeux fixés sur un platane de la cour dont quelques branches passent par la fenêtre ouverte.

— Monsieur Balzac, à quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ?

La voix sèche du professeur a fait se retourner trente élèves qui considèrent maintenant du coin de l'œil celui qui vient d'être interpellé. Le pauvre, plongé dans sa rêverie, n'a d'ailleurs pas bougé.

— Monsieur Balzac, je vous parle !

— Eh bien réponds, Honoré, lui murmure un voisin.

L'enfant ouvre alors de grands yeux, regarde le professeur, ses camarades, la vieille classe du collège de Vendôme, toute cette réalité qu'il avait si bien oubliée. Comme un dormeur réveillé en sursaut, il

hésite à faire l'effort qui le sortira définitivement de ses songes. Enfin il avale sa salive et bredouille :

— Mon général, heu... mon Père...

Toute la classe éclate de rire.

Le professeur, digne Oratorien, s'approche :

— Vous ne faites rien, comme d'habitude ; de plus, vous vous moquez de vos maîtres. Vous irez au cachot...

Alors le visage de l'enfant s'illumine.

— Bien, mon Père...

Déjà il se lève. Mais le professeur continue.

— Montrez-moi votre travail.

Honoré tend son cahier en rougissant.

— Non seulement vous êtes paresseux, monsieur Balzac, mais votre orgueil est immense.

Et, montrant le cahier aux élèves, l'Oratorien poursuit d'un ton sec :

— Voyez à quoi s'amuse votre condisciple, messieurs. Osant rapprocher son nom de celui de l'Empereur, il a remplit une page entière de « Jules César, Napoléon, Balzac. Jules César, Napoléon, Balzac »... Vous mériteriez la férule, petit cancre. D'ailleurs, si vous continuez de la sorte, j'avertirai vos parents... Monsieur Verdun, veuillez conduire M. Balzac au cachot des Minimes.

Ce cachot est le plus sinistre du collège de Vendôme. Honoré le connaît bien. Il y passe trois ou quatre jours par semaine.

Le voilà, marchant à la suite du geôlier, par les couloirs sales et humides de l'antique bâtisse jusqu'à la tour du Saillant, dont les murs de soubassement se baignent depuis le XVI^e^ siècle dans le Loir.

La cellule est sombre. Une fenêtre à barreaux s'ouvre sur la rivière et le jeune Honoré retrouve le bruit familier des battoirs et du linge qu'on rince. Un lavoir



Balzac à sept ans. C'était un enfant taciturne et rêveur qui désespérait ses professeurs.

est contigu à la tour et les Vendômoises s'y succèdent, bavardes et souriantes sous leurs bonnets blancs.

En grimpant sur la table, il peut même apercevoir l'eau. Mais il n'y songe pas. Le Père Verdun est à peine parti qu'Honoré court vers la porte ; il semble prêter l'oreille. Qu'attend-il donc ?... Soudain un bruit de pas résonne dans le couloir. Une clé grince doucement dans la serrure et la porte s'ouvre. Un vieillard entre, le doigt sur les lèvres. C'est le Père Lefèbvre, préfet des études et bibliothécaire. Il tient dans ses bras une

vingtaine de livres et regarde le jeune prisonnier en souriant :

— Alors ? tu as encore été puni...

Comme Honoré n'a pas l'air confus, il ajoute malicieusement :

— Je me demande si tu ne le fais pas exprès pour venir lire en cachette les livres que j'ai la faiblesse de t'apporter...

— Oh ! mon Père, proteste Honoré pour la forme.

— Enfin... tu as peut-être raison... On n'apprend bien que ce que l'on aime... Tiens, voici l'*Histoire naturelle* de Buffon, la *Logique de Port-Royal*, d'Arnauld ; un *Traité de physique*, le sixième tome de l'*Histoire* d'Hérodote, un *Traité des humeurs* et le *Théâtre* de Racine. Tu pourras te délecter.

Honoré a les yeux brillants de joie. Il remercie le bon Père qui s'en retourne bientôt vers cette bibliothèque des Oratoriens riche de 10 000 volumes que le jeune Balzac, poussé par une véritable fringale de lecture, espère bien connaître entièrement.

Jusqu'au soir, Honoré lit fiévreusement, passionnément, avec une sorte de volupté qui l'enivre. Lorsque la nuit remplit la cellule et rend les livres silencieux, il ne dort pas tout de suite. Il rêve. Il s'invente des histoires extraordinaires dont chaque détail se présente avec précision à son esprit. Il est prisonnier des Anglais pendant la guerre de Cent Ans, et le doux clapotis du Loir contre les murs du collège s'enfle et devient dans ses oreilles le bruit effrayant de la mer... Il s'imagine ou plutôt il se « remémore » les péripéties qui l'ont conduit de Tours, où il commandait un régiment d'archers, dans cette basse-fosse... Combats, victoires, entrevues avec le roi, traversée de la Manche, tout s'organise dans la tête d'Honoré



La cour intérieure du collège de Vendôme où Honoré étudia de sept à treize ans.

qui admire, au passage, des paysages inconnus et devient successivement tous les héros de son aventure...

Le cerveau encore enfiévré par des lectures bien ardues pour ses dix ans, le petit élève rougeaud et maladroit des Oratoriens de Vendôme, le petit garçon, court sur jambes, qui ne sait pas monter sur une draisienne sans en choir aussitôt, est envahi par une force vertigineuse qui le pousse à imaginer.

Et tout à coup ses personnages sont plus vivants, leurs réactions plus inattendues, leurs propos plus réalistes. Tapi dans son coin de cellule, Honoré s'exalte en suivant les détails passionnants d'une histoire qu'il

invente et dont il ignore, bien sûr, que c'est déjà un roman de Balzac...

Cela lui paraît si amusant et si facile d'imaginer des histoires. Un jour il les écrira pour sa sœur Laure qui l'attend à Tours. Elle sera ravie et viendra l'embrasser... Cette pensée l'enchante. Il adore sa sœur. Bien sûr, il aime aussi Laurence qui a sept ans et il aimera certainement le petit Henry qui vient de naître et qu'il ne connaît pas encore... Mais Laure c'est déjà l'amie, la confidente... Et c'est la préférée... Elle était bien jolie quand elle est venue, à Pâques, le voir avec ses parents... Allons bon, voilà Honoré tout assombri ! Il se rappelle la phrase du professeur :

— Si vous continuez, j'avertirai vos parents...

Comment prendraient-ils la chose ? Sa mère surtout. Honoré la craint un peu. Elle est pourtant jolie et charmante la jeune Mme Balzac avec ses grands yeux bleus fendus en amande, ses cheveux blonds et sa grâce très XVIII^e^. Mais elle a été élevée à Paris chez les Dames de Saint-Servan qui lui ont donné « des principes » et un caractère ferme. Elle n'admet aucune fantaisie de la part de ses enfants. Et Honoré, si affectueux, doit souvent modérer ses élans de tendresse... Quant à son père... Honoré sourit dans l'ombre... le brave homme, qui a trente-deux ans de plus que sa femme, est beaucoup plus indulgent... Et puis, il est tellement original... N'a-t-il pas eu l'idée bizarre, après avoir quitté son hameau natal près d'Albi, de changer son nom de Balssa en celui de Balzac ? Lequel sonne mieux, il est vrai, se dit Honoré, et a fort bon air sur la couverture des livres que publie son père. Car tout en étant administrateur de l'hospice de Tours, Bernard-François Balzac écrit des « Mémoires » sur des sujets les plus divers :

La rage ; Les jeunes filles abandonnées par leurs séducteurs ; Le moyen de ne pas se faire voler, ou La nécessité d'élever un arc de triomphe à la gloire de l'Empereur !...

Honoré en oublie la menace du professeur, il rêve d'écrire, lui aussi, un livre... Demain il commencera le « Traité de la volonté » auquel il a déjà pensé et qui, certainement, fera date dans l'histoire de la littérature... Et, tout de suite, son esprit travaille. Il s'enflamme, bâtit le plan de l'ouvrage et voudrait s'y mettre sans plus tarder... Mais quand sonnent dix heures au clocher de Saint-Martin, le petit élève des Oratoriens dort au fond de son cachot.

Le sommeil, à ce moment, chez Honoré Balzac est encore plus fort que la volonté...

*

Quatre ans plus tard, en 1813, le jeune garçon, épuisé par ses lectures clandestines, inquiète les professeurs. Il est maigre, livide, hébété, ivre d'idées... Alors qu'on le considère comme un cancre fieffé tout juste bon à remporter en six ans un accessit de discours latin, il a ingurgité près de six mille volumes...

Ainsi qu'il le racontera dans *Louis Lambert*, « l'absorption des idées par la lecture est devenue chez lui un phénomène curieux ; son œil embrasse sept à huit lignes d'un coup et son esprit en apprécie le sens avec une vélocité pareille à celle du regard ; souvent même un mot dans la phrase suffit pour lui en faire saisir le suc... »

Poussé déjà par le désir d'écrire, il a composé des vers — bien mauvais —, le début d'une tragédie et même une épopée sur les Incas. Et puis le fameux

« Traité de la volonté »... Mais Honoré n'y pense jamais sans tristesse.

Le Traité était presque terminé lorsqu'un professeur le découvrit dans son pupitre et le brûla publiquement. Auparavant il en avait lu quelques phrases aux élèves rendus hilares par le ton emphatique de l'ouvrage... Tout le monde s'était moqué et le malheureux auteur avait dû se faire punir sur-le-champ pour aller pleurer tranquillement dans son cachot...

Pourtant ces quelques écrits n'expliquent pas aux braves Pères Oratoriens l'extrême faiblesse où est tombé Honoré.

— Lui qui est si paresseux, dit le Père Mareschal, directeur du collège. On se demande vraiment où il a pu se fatiguer ?... Et il écrit incontinent à Mme Balzac de venir chercher son fils.

En le voyant rentrer à Tours, la grand-mère d'Honoré, Mme Sallambier, est profondément affligée.

— Voilà comment le collège rend les beaux enfants que nous lui envoyons, soupire-t-elle.

Honoré ne dit rien. Il sait qu'il est le seul responsable de son état. Mais il n'a aucun regret. Il est heureux d'avoir appris tant de choses si passionnantes. Pourtant, lorsque sa tête lui fait mal et que de brusques étourdissements l'obligent à se tenir au mur, il s'effraye un peu. Comment se douterait-il que tout ce qu'il vient d'emmagasiner pendant quatre ans s'ordonne dans sa mémoire pour lui fournir un jour le plus prodigieux instrument de travail qui puisse être rêvé par un romancier ?

★

Après quelques mois de repos et de vie calme, Honoré retrouva ses belles couleurs et sa gaieté. Il

avait quatorze ans, et déjà les jolies Tourangelles lui inspiraient quelque intérêt... Il les regardait passer par la fenêtre, dans la rue de l'Armée-d'Italie, et enviait les militaires pour lesquels il les voyait déployer tout leur charme. Parfois une jeune fille, levant la tête, rencontrait le regard brillant de l'adolescent. Amusée, elle souriait. Et Honoré, furieux, rentrait organiser pour ses frères et sœurs les jeux extraordinairement bruyants dont il imaginait à la fois le nom, le thème et les règles...

On était en février 1814, et parfois M. Balzac rentrait de l'hospice avec des nouvelles qui réjouissaient toute la maison :

— Encore une victoire ! disait-il, nos armées ont battu les Alliés à Saint-Dizier, à Montmirail et à Montereau. Ah ! si notre Empereur suivait mes principes, il pourrait vivre cent ans ! Quelle gloire pour la France ! Car il irait porter nos drapeaux jusqu'en Chine...

Mme Balzac intervenait :

— L'Empereur n'a pas le temps d'aller lécher, comme vous, mon ami, la sève des arbres au printemps. Il a autre chose à faire...

— C'est dommage, car il ne vivra pas aussi vieux que moi. Je verrai peut-être 1850... 1900... 1950...

Mme Balzac haussait les épaules.

— Il n'y a que le premier siècle qui coûte, continuait le joyeux Gascon.

Dans un coin du jardin, Honoré commentait pour ses frères et sœurs ces nouvelles victoires. Il comparaît Napoléon à ces agents chimiques dont la présence dans l'organisme amène des changements considérables.



Le père de Balzac. Il voulait vivre très vieux : « Il n'y a que le premier siècle qui coûte », disait-il. Doué d'une belle vitalité, il eut de nombreuses maîtresses et quelques bâtards.



Madame de Balzac, mère d'Honoré. Elle avait des yeux bleus et beaucoup de charme. Sa grâce lui permettait de se venger aisément des infidélités de son mari...

— Il va transformer le monde au cours d'une gigantesque catalyse, disait-il.

Alors Mme Balzac, qui passait par là, soupirait.

— Mon pauvre Honoré, tais-toi donc. Tu ne sais même pas ce que tu dis et tu emploies des mots dont tu ne connais certainement pas le sens...

Quand elle était partie, Honoré disait :

— Je sais beaucoup plus de choses qu'on ne le croit. Et vous verrez qu'un jour on parlera de votre frère comme on parle de Napoléon. Je serai célèbre, j'en suis sûr !

Mais les enfants éclataient de rire et lui faisaient de grandes révérences :

— Salut à l'illustre Balzac !

— Vous verrez, vous verrez, disait Honoré, sans se fâcher.

A la fin de 1814, alors qu'il languit au lycée de Tours, le destin se charge de devancer ses désirs et de le conduire sans plus de délai là où il doit finir de tout apprendre. Son père, en effet, est nommé par le gouvernement de la Restauration, directeur des vivres de la première division militaire de Paris.

Paris ! Honoré est bouleversé. Il y est allé une fois pour embrasser ses grands-parents et toutes les rues lui ont semblé mystérieuses, toutes les femmes jolies, tous les hommes riches.

La famille entière, d'ailleurs, est ravie de fuir la province. A commencer par Mme Balzac, heureuse de quitter une ville, où l'on raconte un peu trop ouvertement que la naissance du petit Henry n'a pas exigé le concours de M. Balzac mais plutôt celui de M. de Margonne, un excellent ami de la famille...

Aussitôt arrivé à Paris, que va faire Honoré ? D'abord terminer ses études à la « pension Lepître ». Ensuite s'inscrire à la faculté de Droit. Et puis suivre les cours de la Sorbonne où professent Villemain. pourvu d'une chaire d'éloquence à vingt-huit ans, l'historien Guizot, et Cousin, le philosophe. Il en revient chaque fois enthousiasmé et oblige sa sœur à subir ses discours :

— Ecoute, Laurette, le milieu, le climat, le pays ont une incontestable influence. Voilà ce qu'il faut étudier pour connaître les hommes. Quand j'écrirai, un jour, je crois que je me ferai une règle de cette théorie de M. Victor Cousin...

Laure ouvre de grands yeux :

— Quand tu écriras quoi ?

— Je ne sais pas encore. Tout me tente. Je voudrais tout écrire, tout décrire...

Pour l'instant il est clerc d'avoué... M. Balzac a pensé lui faire décrocher plus sûrement le grade de bachelier en Droit. Honoré travaille chez Me Guyon-



Laure, sœur et confidente d'Honoré.

net-Merville dont l'étude, il est vrai, ressemble beaucoup plus à une salle de rédaction qu'à l'austère bureau d'un officier ministériel... Eugène Scribe, qui ne rêve pas encore de théâtre, vient d'y quitter son emploi de scribouillard, et le futur critique, Jules Janin, y est saute-ruisseau...

Ce nouveau milieu passionne Honoré, toujours à

l'affût... Et puis il y a Paris dont il se grise. Ses parents se sont installés dans le quartier du Marais, 40, rue du Temple, et tous ces vieux hôtels du XVII[e] l'enchantent. Le soir, en rentrant chez lui, il pénètre parfois dans les cours désertes et silencieuses où l'herbe pousse entre les pavés et, blotti sous un escalier, il s'amuse à repeupler les lieux de carrosses et de fantômes.

Chaque course pour l'Etude est prétexte à flâneries interminables sur les boulevards, autour de l'Opéra, au long des quais, où il lit des livres entiers dans les boîtes des bouquinistes. Quand il n'a pas le temps de finir l'ouvrage, il fait une marque et revient le lendemain... Il visite tous les quartiers, s'arrête devant les bateleurs du boulevard du Temple, regarde avec envie les jeunes bourgeois qui s'amusent et dansent au café Turc, et considère, émerveillé, les calèches remplies de jolies femmes qui remontent les Champs-Elysées.

Parce qu'il n'a pas d'argent pour fréquenter les théâtres, Paris est son unique — et combien magnifique — spectacle...

Honoré a vingt ans et l'on ne sera pas étonné d'apprendre qu'une ambition bien naturelle vient de naître en son cœur.

Publier ? Non, pas tout de suite. La gloire ? Il est tellement sûr qu'elle viendra. Avoir un habit neuf ? Il n'est pas coquet. Savoir danser ? Il y a renoncé depuis qu'il s'est étalé lourdement au milieu d'un salon et sous les rires de l'assemblée. Etre bachelier en Droit ? Peuh... Non. Son désir brûlant, irrésistible, est d'avoir une maîtresse...

Bien entendu, Honoré n'envisage même pas de faire une pareille confidence à Laure. Et, pour la pre-

mière fois de sa vie, il est seul devant un problème capital. Car cette femme dont il rêve, il devra l'aborder et lui plaire sans le secours de personne. Les mots qu'il faudra dire, ni sa sœur ni son père ne pourront les lui souffler.

Et Honoré a peur. Mon Dieu, que c'est difficile !... Jamais il ne saura ! Il se sent si provincial. Et puis, est-il beau ? Inquiet, il court vers une glace. Non ! Ses jambes sont courtes, il mesure 1 m 65, ses cheveux sont si mal plantés qu'il ne peut les coiffer et son visage est rouge et boutonneux... Sa sœur lui a bien dit qu'il avait de beaux yeux dorés, mais est-ce suffisant ? Et puis, faut-il croire une sœur sur ce chapitre ?

Un matin, en allant au Palais de Justice, il suit une jeune lingère. Elle est blonde sous son bonnet brodé. Ses yeux sont jolis et sa démarche est envoûtante... Osera-t-il lui parler ?

Au coin de la place Dauphine elle se retourne et lui sourit. Le voilà désemparé. Que faut-il faire ?

Il s'est arrêté pour mieux réfléchir. Quand il relève la tête, la belle a disparu. Sans doute est-elle entrée dans une maison. Il attend et, fort ému, prépare une phrase : « Permettez-moi, Mademoiselle... heu... non..., je me présente..., heu... non, voilà qui est plus habile : Ne vous ai-je pas déjà vue quelque part ?... C'est cela !

Honoré est ravi de sa trouvaille. Personne n'a jamais pensé à ce stratagème pour aborder une femme, se dit-il... Voyons : « Ne vous ai-je pas déjà rencontrée ?... »

Mais la voilà. Et aussitôt il oublie tout. Dieu, qu'elle est jolie !

Après lui avoir jeté un coup d'œil malicieux, la coquette repart vers le Pont-Neuf. Alors, oubliant le

Palais et les clients de l'étude Guyonnet-Merville, Honoré lui emboîte le pas. Sur le pont un embouteillage les arrête. Il est près d'elle, il pourrait la toucher... Quelle curieuse impression... Voilà que son cœur bat précipitamment et sa langue est salée... Naturellement, il ne se souvient plus de sa phrase... Pourtant il se décide à parler, et il dit, ma foi, n'importe quoi :

— Mademoiselle, vous êtes bien jolie...

Maintenant elle fait mine de ne pas l'entendre. Alors il balbutie :

— Je me nomme Honoré !

— Très honorée ! fait-elle, en esquissant une révérence.

Puis elle éclate de rire et traverse la rue en courant.

Le malheureux clerc la regarde partir et reste longtemps, immobile, les larmes aux yeux...

Le soir, il s'enferme dans sa chambre, sans dîner, et reprend avec rage ses livres de Droit. A neuf heures il doit se coucher. Mme Balzac est formelle ! Mais la blessure est encore trop vive pour qu'il puisse s'endormir. Il hait les femmes et ne veut plus s'y intéresser ; pourtant, sans s'apercevoir de la contradiction, il se promet au même instant d'être célèbre pour les séduire autrement que par des arguments de calicot...

★

Un soir, il rentre haletant, joyeux.

— Alors ? demande M. Balzac.

— Ça y est ! je suis bachelier en Droit !

On le félicite, on l'embrasse et tout le monde s'installe à table. Au dessert, on boit le champagne, et M. Balzac chante la dernière chanson de Béranger. Après quoi, il prend Honoré par le bras :

— Viens dans mon cabinet, nous allons parler de ton avenir.

Très ému, Honoré suit son père. Il va pouvoir, enfin, lui confier son rêve : devenir écrivain...

Derrière son bureau, M. Balzac, qui s'efforce de prendre un air grave, caresse ses favoris :

— Mon enfant, dit-il, j'ai pour toi de grandes ambitions...

Honoré rougit un peu. Lui aussi nourrit de grandes ambitions... Est-ce que son père aurait tout deviné ? Sa vocation ? Son désir d'être célèbre ? Son amour de la littérature ? Sans aucun doute... Et c'est merveilleux. Ah ! pourquoi ne s'est-il pas confié plus tôt... Mais pouvait-il deviner ? M. Balzac s'enferme des jours entiers pour étudier la Chine et semble ne rien connaître de la maison...

Cher papa... comme il a l'air bon et compréhensif dans sa douillette de soie puce et dans sa grosse cravate blanche, souvenir de la mode Directoire. Et comme cette journée est belle !

— Je ne veux pas que tu sois fonctionnaire comme moi, ni commerçant, continue M. Balzac.

— Bien sûr, murmure Honoré.

— J'ai rêvé d'un état pour lequel tu sembles fait et qui honorera toute la famille.

Le bachelier est aux anges, l'émotion lui brûle les yeux.

— Tu aimes écrire... tu seras donc...

— Poète ! s'exclame Honoré.

— Notaire ! dit M. Balzac.

Les deux mots ont été prononcés en même temps et maintenant le père et le fils se regardent, stupéfaits.

— Quoi ? dit Honoré.

— Comment ? dit M. Balzac.

Le jeune homme s'est levé. Sa mâchoire tremble. M. Balzac se dresse à son tour, les yeux hors de la tête :

— Poète ?... Pourquoi pas tondeur de chiens ou danseur de corde... C'est une plaisanterie !

A ce mot, Honoré explose : « Une plaisanterie ! » la littérature ? Et passionné, volubile, il lance les noms de Rabelais, Montaigne, Voltaire, Racine, Molière, Rousseau...

— Et alors, dit M. Balzac en colère, où veux-tu en venir ?

— Eh bien, cite-moi un notaire célèbre. Rien qu'un... Il n'y en a pas. Il n'y en aura jamais ! Et moi, je veux être célèbre !...

Alors M. Balzac sort du bureau, claque les portes et court dans le salon où la famille est encore réunie.

— Honoré est fou ! clame-t-il. Il veut être poète !

— Poète ! s'écrie Mme Balzac. Mon Dieu !

Et elle s'effondre dans un fauteuil.

— Ne vous affolez pas, dit la grand-mère, ça lui passera. C'est un caprice de blanc-bec, laissez-moi lui parler.

Mais la porte s'ouvre et Honoré paraît. Ses yeux noirs sont si brillants que tout le monde se tait.

— Je ne serai jamais notaire ! dit-il calmement, jamais !

— Mais ton stage est décidé chez M^e^ Passez...

La résolution d'Honoré est maintenant si bien arrêtée qu'il plaisante :

— Chez M^e^ Passez ! Comment voulez-vous lui confier mon avenir... avec un nom pareil !

Mme Balzac retrouve ses esprits.

— Honoré, tu oublies que ton père va prendre sa

retraite dans quelques semaines et que tu dois gagner ta vie... Or, pour être écrivain, il faut avoir du talent...

— J'en aurai !

— Tu n'as rien écrit !

Il se tait. L'instant n'est vraiment pas choisi pour étaler ses essais littéraires...

— Je me sens de force à écrire plus que tout le monde.

— Il ne s'agit pas de « force » dans ce métier, mon pauvre enfant... Il faut du style, des idées, du goût, des choses à dire... As-tu vraiment quelque chose à dire ?

— J'en suis sûr ! crie Honoré avec une telle violence que sa mère en est troublée.

Dans le coin du salon, Laure admire son frère. Comme il est beau dans cette discussion où tout son destin se joue... Il lutte pied à pied et doit parer à droite, à gauche les arguments de la raison et de la crainte... Un instant désarmée, Mme Balzac en effet, a repris le combat et maintenant tout le monde s'en mêle. Honoré doit faire face à trois adversaires acharnés.

Mon Dieu, pense Laure, pourvu qu'il l'emporte ! Son père, sa mère, sa grand-mère, l'attaquent : Et l'argent ? Et les relations ? Et le logement ? Comment s'habillera-t-il ? Pense-t-il au mariage ? Honoré pare, esquive, riposte. Et les mots s'entrechoquent avec des bruits d'épées. A-t-il choisi un genre ? poème ? comédie ? roman ? Allons bon, le voilà en difficulté. S'il pouvait regarder Laure ! Elle lui ferait le petit signe qu'ils avaient inventé autrefois pour se dire qu'ils s'aimaient... Mais non, il baisse la tête... Soudain leurs yeux se rencontrent. Vite, elle fronce le nez en fermant un œil. Il l'a vue et voilà qu'il retourne